Comment sauver le latin et le grec à l'uni? Lausanne réforme sa filière

Etudes Un nouveau cursus naîtra en octobre. Objectif: inscrire l'Antiquité dans la modernité

Fabienne Bogadi

Le latin et le grèc menacés de disparition? Partout, au gymnase comme à l'université, les disciplines classiques subissent les coups de boutoir des économies budgétaires. Dans le canton de Vaud par exemple, ces «disciplines minoritaires» n'atteignent pas le quota minimum de dix élèves fixé récemment pour justifier l'ouverture d'une classe. A la rentrée 2006, le gymnase de Nyon n'aura plus d'étudiant en première année de grec. Les mordus devront se rendre à Lausanne. En 2005, l'Université de Neuchâtel décidait de supprimer la chaire de grec. Pour ne citer que ces exemples.

Refusant le fatalisme ambiant, deux professeurs de la section des sciences de l'Antiquité à l'Université de Lausanne, Danielle Van Mal-Maeder et David Bouvier, ont réagi en créant un nouveau cursus intitulé «Tradition classique». «La filière latin-grec est en recul partout en Europe, c'est vrai, reconnaît David Bouvier. Mais il faut nuancer cette tendance. Si l'étude de la langue, la philologie, est en perte de vitesse, la passion pour les mythes, l'histoire et les civilisations va grandissant.» La preuve, la culture classique, branche facultative axée sur la culture et la civilisation, enseignée dans le canton de Vaud en 8e et 9e années, a attiré plus de 350 élèves l'an dernier.

Cursus élargi

Au niveau de l'Université, «Tradition classique» permet désormais aux étudiants d'opter pour un programme complet et cohérent en sciences de l'Antiquité comme discipline de base. Ils choisiront entre la langue grecque, la langue latine ou la civilisation antique comme c'était le cas auparavant. Ils continueront à lire des textes et l'exigence de la connaissance de la langue demeurera, mais cet enseignement intégrera d'autres cours à choix en archéologie, histoire, litté-

rature comparée, français médiéval ou histoire de l'art.

La nouvelle filière démarre au niveau du baccalauréat universitaire. «Nos exigences en matière linguistique restent élevées, souligne David Bouvier. Cependant, un cursus élargi permettra de faire prendre conscience aux étudiants que nous sommes les héritiers d'une histoire longue et complexe, où Rome et Athènes ont joué un rôle essentiel. Ces connaissances permettront également d'ouvrir le débat sur d'autres cultures, de rencontrer le monde arabe ou juif. Une rencontre qui répond à l'un des principaux défis du monde contemporain.»

Nombreux débouchés

Cette remarque fait sens. Dominique Arlettaz, futur recteur de l'Université de Lausanne, en est convaincu: «Le rôle de l'université est de transmettre des connaissances et des compétences utiles professionnellement, mais pas seulement. Elle doit également former des citoyens responsables, des adultes capables de comprendre les enjeux qui sous-tendent notre civilisation. L'étude de l'Antiquité apporte énormément à cette compréhension.»

Traditionnellement, l'enseignement constitue le débouché évident du cursus latin-grec. Mais ces disciplines disparaissent peu à peu de l'école secondaire et les postes d'enseignants se font de plus en plus rares. «Notre but est de transmettre à nos étudiants des outils méthodologiques transposables ailleurs, comme la capacité à rédiger un argumentaire solide et raisonné, confirme Paul Schubert, professeur de grec à l'Univer-

sité de Genève. La diplomatie, l'administration ou le journalisme demandent ce type de compétences.» D'autant que le futur diplômé ne suit pas que cette filière. Il étudie également d'autres matières, comme l'espagnol ou l'allemand.

Un cursus comparable à celui de Lausanne démarre d'ailleurs cet automne à Genève. Les sciences de l'Antiquité comptent des cours d'histoire des religions, d'archéologie, d'histoire de l'art, d'histoire, de grec ou de latin, étudiés désormais dans une perspective transversale. «La réforme de Bologne offre un grand avantage, poursuit Paul Schubert. En encourageant la transversalité, elle nous permet de fabriquer des profils nouveaux à partir d'un vaste ensemble d'enseignements.»

Cependant, ni Genève ni Lausanne n'ont débloqué de budget pour ces programmes, qui se sont élaborés avec les ressources et les enseignements existants. «Nous devions faire mieux avec moins. C'était clair dès le début, admet David Bouvier. Le pari est de prendre conscience de notre potentiel et de le revaloriser.» Les branches classiques doivent faire face à une exigence contradictoire: former des spécialistes de très haut niveau tout en se rendant accessibles au plus grand nombre.

C'est là où le bât blesse, selon les milieux économiques qui verraient d'un meilleur œil la création de pôles de compétences forts. «Ce qui met les branches dites minoritaires en danger, c'est la multiplication de petites chaires dans chaque université, relève Xavier Comtesse, directeur de l'antenne genevoise d'Avenir Suisse. Nous plaidons plutôt pour la création d'un profil fort avec plusieurs enseignements dans la même institution.»

Du côté de l'Université, on préfère considérer cette question de manière différente. «Les professeurs peuvent travailler ensemble sur plusieurs sites. Ils collaborent et se déplacent d'un lieu à l'autre pour transmettre leur enseignement, répond Dominique Arlettaz. L'étudiant bénéficie ainsi de plusieurs points de vue.» Une tendance très actuelle: à l'Université de Lausanne, un tiers des masters déjà est le fruit de collaborations entre universités.

